deuxième phénomène, de la plus grande importance : celui de la « régionalisation» de la culture, du développement de ses aspects régionaux sous l'influence de ses relations avec les aires culturelles voisines, Kostolac et Vučedol. Les observations d'ordre archéologique par lesquelles l'auteur démontre ces faits sont pleinement convaincants et constituent peut-être l'une des raisons pour lesquelles les cultures des étapes ancienne et moyenne du bronze (nous songerons en premier lieu aux cultures d'Otomani et de Wietenberg) occupent justement ces zones d'interférences où était apparu auparavant le processus de régionalisation de la culture de Coţofeni.

Dans ce processus de différenciation régionale, deux actions distinctes se sont probablement superposées : l'une qui se rattache au processus initial d'unification culturelle (« coţofenisation ») de communautés différentes ; l'autre déterminée justement par les caractères différentes des communautés locales, qui ont joué par là un rôle dans le processus de régionalisation, qui s'est accompli petit à petit sous l'effet des relations et des influences exercées par les cultures voisines.

Dans le chapitre consacré à la chronologie de la culture, l'auteur accorde la première place à la chronologie relative, l'importance de ce point pour la détermination des rapports chronologiques avec les autres cultures étant par ailleurs évidente dans tous les chapitres où il est question des éléments composants de la culture de Coţofeni.

Dans ses conclusions, l'auteur revient tout naturellement sur ces éléments composants, afin de mieux éclairer les origines de la culture de Coţofeni. Dans ce but, l'auteur étend son analyse au fonds néolithique tardif (cultures d'Ariuşd, Sălcuţa, Bubanj I, Petreşti, Bodrogkeresztúr), qu'il connaît d'ailleurs fort bien par ses propres recherches.

Ces conclusions indiquent l'existence dans l'aire de la culture de Coţofeni d'un processus préliminaire, qui a abouti à la constitution de l'âge du bronze, processus qui s'est déroulé au cours de plusieurs étapes et avec la contribution de facteurs multiples :

1 — formation d'une grande unité culturelle, déterminée par la pression des groupes nord-pontiques, alpins et méridionaux ;

2 — modifications et sélections dans la culture matérielle, avec la disparition progressive des éléments de tradition ou d'origine néolithique ;

3 — intervention, au cours de la deuxième étape du groupe Cernavoda III, qui se manifeste sous la forme d'une action violente, tout en jouant le même rôle d'unification et de diffusion des éléments appelés à « coţofeniser » des éléments ethniques et culturels différents ;

4 — pénétration des éléments méridionaux dans la culture de Coţofeni par l'intermédiaire des communautés Celei.

En ce qui concerne la fin de l'histoire des communautés Coţofeni, l'auteur fait remarquer qu'aucune autre culture ne s'est développée à partir de la culture de Coţofeni. A cet égard, celle-ci présente un caractère commun à toutes les cultures de la période de transition et de l'étape ancienne de l'âge du bronze : leur existence s'achève alors, mais non sans qu'elles entrent dans les nouvelles synthèses ethnico-culturelles de l'âge du bronze, par une série d'éléments qui peuvent être décelés jusqu'aux étapes moyenne et tardive de celui-ci.

Ce phénomène, observé dans de nombreux cas, signifie que le processus historique qui mènera à la constitution du groupe thrace n'est pas encore achevé, la culture de Coţofeni représentant l'une de ses dernières étapes, mais non pas la dernière.

L'ouvrage de Petre Roman renferme certaines interprétations sur les découvertes, d'autres sur les significations de la classification typologique ou sur la compréhension historique du phénomène que représente la culture de Coţofeni, qui formeront l'objet de ses recherches à venir.

De toute façon, l'ouvrage représente, à notre avis, une réalisation de très grande importance dans la recherche archéologique et historique moderne ; il reflète on ne peut mieux le stade actuel des recherches au sujet de la culture de Coţofeni en Roumanie, et, par là, le processus historique qui a abouti à la constitution du groupe thrace.

Fondée sur une connaissance exhaustive des trouvailles en rapport avec la culture de Coţofeni, le livre de Petre Roman reflète en même temps une très bonne connaissance des cultures voisines de l'aire de celle-ci, connaissance que l'auteur a acquise directement par l'étude des matériaux en question. C'est ce qui ressort clairement du texte, dont la pertinence en tout ce qui concerne l'aire sud-ouest de diffusion de la culture de Coţofeni, plus peut-être que pour la zone est, est tout à fait remarquable.

Très concis, l'ouvrage révèle les *grandes possibilités tant d'analyse que de synthèse de l'auteur*, qui a réalisé ainsi une monographie *d'un style nouveau;* nous nous référons à la technique de composition et d'organisation de l'ouvrage, ainsi qu'à la langue parfaitement claire et élégante dans laquelle il est écrit, langue qui arrive à serrer de près, avec toute la précision voulue, les notions et les valeurs archéologiques. A ce point de vue-là aussi, l'ouvrage de Petre Roman peut être considéré comme un modèle du genre.

Le problème de la culture de Coţofeni est présent depuis longtemps dans les préoccupations de l'archéologie roumaine, mais l'ouvrage dont nous avons rendu compte représente *la première monographie sur cette culture et la première synthèse archéologique, d'une haute tenue scientifique, des problèmes dans lesquels elle s'intègre.* Fondée sur de nouvelles recherches, appartenant en propre à l'auteur, la monographie de Petre Roman réussit on ne peut mieux à cerner, dans l'aire culturelle sur laquelle elle porte, le processus historique qui a mené à la constitution du groupe thrace dans l'espace carpato-danubien.

Eugenia Zaharia

The Princeton Encyclopedia of Classical Sites. RICHARD STILLWELL, editor ; W. L. MACDONALD, associate editor ; MARIAN HOLLAND McALLISTER, assistant editor. Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1976. XXII—1019 p. in 4° + 24 cartes en couleur.

On risque à peine de se tromper en prédisant que l'apparition de cette *Encyclopédie des sites classiques*, conçue et menée à bien par Richard Stillwell, W. L. MacDonald et Marian Holland McAllister, avec le concours d'un très grand nombre de collaborateurs (375 exactement, écrivant en 9 langues différentes), sera unanimement saluée comme une contribution capitale à l'histoire et à la géographie historique du monde ancien.

Comme son titre l'indique, il s'agit en effet d'un vaste répertoire de localités (environ 3 000, aux dires des éditeurs), ayant gardé sur leur territoires des ruines plus ou moins considérables, datant d'une période qui va des débuts de la protohistoire à la fin de l'antiquité.

Quelle que soit l'importance du site auquel il est consacré, chaque article comporte, après les données géographiques indispensables à la localisation, une brève esquisse de ses vicissitudes historiques (lorsqu'il s'agit d'une localité connu par des témoignages littéraires et épigraphiques), suivie d'une rapide description des ruines conservées entre ses confins et d'une bibliographie proportionnée à l'importance de ces vestiges. C'est dire que dans chaque cas le lecteur (qu'il s'agisse d'un spécialiste ou d'un profane) y trouvera non seulement de quoi nourrir sa curiosité, mais aussi de quoi entamer une recherche personnelle sur l'un ou l'autre des problèmes que le texte serait susceptible de lui proposer.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Comme je l'ai déjà indiqué, les collaborateurs de l'ouvrage ont été recrutés dans neuf pays différents. Naturellement, pour la plupart il s'agit d'Américains ou d'Anglais, mais les autres textes ont tous été traduits par les soins de rédacteurs de la Princeton University Press, aux ordres d'Harriet Anderson. Il en est résulté, entre des contributions venues de tous les coins du monde, une certaine uniformité qui n'est pas pour déplaire et qui permet au lecteur de se retrouver sans difficulté dans des notices d'une longueur qui va de quelques lignes à quelques pages (ainsi Rome, par exemple, ou Athènes, ou encore Antioche ou Sardis).

Cela n'exclut naturellement pas que, dans l'ensemble, il puisse y avoir dans les 3 000 articles que contient l'*Encyclopédie*, des lacunes et peut-être des erreurs. On finira par s'en rendre compte à l'usage, mais il est peu probable qu'il y en ait beaucoup, tant les éditeurs ont pris des précautions pour éviter ces risques, en choisissant avec soin leurs collaborateurs parmi les spécialistes ayant travaillé sur place. Un coup d'œil à la liste de noms publiée en tête de l'ouvrage permet de se rendre compte que les auteurs des notices sur tel ou tel site sont le plus souvent les gens mêmes qui les ont fouillés ou qui tout au moins ont le plus contribué à les faire connaître. S'il y a des exceptions à cette règle, c'est sans doute parce que les éditeurs ont parfois dû rencontrer des difficultés à se mettre en communication avec les personnes indiquées. C'est ce qui apparemment explique le fait que les notices sur les colonies de la rive septentrionale de la mer Noire (y compris la Crimée et la Péninsule de Taman) ont tous été rédigés (excellement, il faut se hâter de le dire) par Marie-Louise Bernhard et S. Sztetyllo. C'est aussi ce qui explique, à n'en pas douter, l'absence dans l'*Encyclopédie* de sites aussi importants qu'Anchialos, Dionysopolis et Odessos, ou l'absence dans la liste des contributeurs des noms de la plupart des archéologues bulgares, à l'exception de Vélisar Velkov.

Pour finir, je voudrais signaler au lecteur un article d'un intérêt exceptionnel, qu'il mettrait peut-être quelque temps à découvrir tout seul. C'est de la voix *Shipwrecks* que j'entends parler, qui présente — toujours par ordre alphabétique — les noms des ports modernes au large desquels on signale l'existence de bateaux échoués depuis l'antiquité, chargés de céramiques ou de marbres. Depuis les navires de Nemi et l'épave du Grand Congloué, les découvertes de ce genre se sont multipliées à vue d'œil et c'est à leur nombre en continuelle augmentation qu'on peut le mieux mesurer les progrès de l'archéologie sous-marine au cours des derniers cinquante ans.

D. M. Pippidi

John Boardman and John Hayes, *Excavations at Tocra 1963—1965* The British School of Archaeology at Athens, Thames & Hudson : *The Archaic Deposits I*, Supplementary volume no. 4, 1966, 170 p. et 80 figs. dans le texte + 105 pls. £ *6.50*; *The Archaic Deposits II and Later Deposits*, Supplementary volume no. 10, 1973, 126 p. et 50 figs. dans le texte + 54 pls. £ *12.00*.

Les fouilles entreprises entre 1963—1965 près du village de Tocra, en Cyrénaïque, par les membres de l'Ecole Britannique d'Archéologie d'Athènes et sous les auspices du « Libyan Departement of Antiquities (Eastern Section) », ont fait sortir de terre une partie des ruines d'une colonie grecque (Taucheria ?), fille de Cyrène. Le matériau archéologique, surtout céramique, est d'un intérêt exceptionnel. Récolté seulement en trois saisons de fouilles, il comprend presque 2600 pièces significatives, dont un nombre assez élevé de vases entiers ou restaurés, John Boardman pense qu'il s'agit de « deposits of votiv material incorporated in successive fills of sand behind and over the wall », en rapport avec un possible sanctuaire (de Démétra ?).

Au groupement céramique participent les principales catégories illustrant l'époque (dernier quart du VIIe siècle — les années 520/510), à l'exception du Fikellura et des fabriques de Clazomène, absences notables quant à la question des origines et des liens commerciaux de la population de cette colonie, et en contraste avec l'abondance de ces groupes dans d'autres villes d'Afrique du Nord, telles que Naukratis ou Tell Defenneh. En échange, la présence de la céramique cycladique (les auteurs ont gardé le terme de « mélien ») est propre au site de Tocra. John Boardman souligne les affinités entre certaines catégories du style des Chèvres Sauvages apparues à Tocra et les découvertes faites dans les villes pontiques. Pour certaines de ces catégories comme le chiote, la provenance n'est pas sujet de dispute. Pour le « rhodien », je dirais que les deux auteurs n'aient pas complètement échappés au préjugé si puissamment implanté par M-me Kardara.

La publication des matériaux est exemplaire. Les deux volumes portent la « griffe » de plusieurs rapports de fouilles de l'Ecole Anglaise, et surtout de ceux dirigés par John Boardman. Les auteurs ont gagné la gageure d'éditer dans deux volumes *in 16°* (pas plus de 300 pages de texte) tous les matériaux significatifs, en rédigeant un catalogue complet. Les principaux groupes sont introduits par un texte très sobre. L'illustration est pratiquement complète. Si l'on ajoutte à ces qualités d'économie, la parfaite maîtrise de la matière et la distance maintenue par les auteurs pas seulement face aux documents, mais aussi par rapport à leurs propres idées, voilà quelques traits de ce beau travail. En ce sens, il est très agréable de suivre avec John Hayes, celui qui a eu « la part du lion » dans l'ouvrage, la céramique, l'évolution de sa pensée au cours du travail. Ancien élève de Cambridge, John Hayes du Royal Ontario Museum de Toronto, se situe toujours sur la position de celui qui juge et choisit, prêt à revenir sur ses pas, ayant le sens très aigu du diagnostic. Les chapitres sur la céramique des deux volumes, apparus à un interval de 7 années l'un de l'autre, forment une sorte de « journal » du progrès des études céramologiques.

Pour les deux auteurs, les matériaux de Tocra ont une valeur substantielle pour la chronologie de l'époque, en raison de leurs positions dans la stratigraphie du site. En effet, les éléments fermes d'une chronologie générale du VIes. — surtout de sa première partie — sont peu nombreux. E. Walter-Karydi, *Samos* VI 1, pp. 97—98, a dressé une liste des contextes archéologiques (surtout des tombes), qui peuvent servir de point de répère. Ils sont peu nombreux, et ne touchent qu'aux catégories periphériques. La situation est aggravée du fait signalé par M-me Karydi, à propos des nécropoles de Rhodes : « Auch die in Clara Rhodos publizierten Grabfunde kann man nicht berücksichtigen, denn sie sind nicht zuverlässig : die Fundlisten der Gräber im Grabungstagebuch, im Museumsinventar und in Clara Rhodos weichen in vielen voneinander ab, wie mir I. Zervoudaki mitteilte ». Le signale d'alarme donné par M-me Karydi me semble d'une gravité exceptionnelle, du moment où certaines conclusions sur la chronologie de la céramique des VIIe—VIe s. reposent sur les contextes de Rhodes. Une enquête sur les fouilles de Rhodes s'impose donc, d'autant plus qu'ici ont été fouillées les seules nécropoles du monde grec oriental.

La question est donc si la stratigraphie de Tocra pourrait fournir quelques nouveaux points de répères. Je m'empresse de noter mon impression : c'est qu'en effet cette stratigraphie ne saurait être à l'abri de toute critique. Il me semble qu'aucun niveau marqué sur les coupes ne soit parfaitement assuré.

Ainsi donc, d'après la coupe B—B, *Tocra* I, fig. 6, la couche 8, qui remplit le fossé pour le mur α, pénètre aussi sous la base de ce mur ; le niveau sur lequel repose cette couche ne conserve pas de restes *in situ*. Les constructions

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro